

Portraits de l'Autre dans quelques récits de migration transméditerranéenne

Catherine Mazauric

▶ **To cite this version:**

Catherine Mazauric. Portraits de l'Autre dans quelques récits de migration transméditerranéenne. Horizons Maghrébins, 2013, L'Afrique en mouvement, 68, pp.85-94. halshs-01081575

HAL Id: halshs-01081575
https://shs.hal.science/halshs-01081575

Submitted on 9 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Catherine Mazauric
Université Toulouse Le Mirail,
LLA-CREATIS

Portraits de l'Autre dans quelques récits de migration aventureuse transméditerranéenne

Version de travail de :

Mazauric, Catherine (2013), « Portraits de l'Autre dans quelques récits de migration aventureuse transméditerranéenne », dans *Horizons maghrébins* 68/2013, coordonné par Momar Désiré Kane et Catherine Mazauric, *L'Afrique en mouvement : imaginaires migratoires et dynamiques sociales au sud de la Méditerranée*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 85-94. ISBN : 978-2-8107-0266-4.

Résumé

L'accumulation de législations et réglementations de plus en plus coercitives a transformé la migration d'Afrique en Europe en une aventure périlleuse. On prend pour objet les représentations de l'Autre dans les récits s'attachant à la partie du voyage pour l'Europe comprise entre l'Afrique au sud du Sahara et les rives de la Méditerranée : quel regard est porté, dans des romans maghrébins, sur les transmigrants subsahariens ? Comment sont représentés les passeurs, les agents de l'État et les migrants des pays riverains de la Méditerranée dans des récits émanant de l'Afrique subsaharienne ? Et l'Autre est-il si autre que cela ? Car l'enjeu de ces textes réside aussi dans la mise en crise des murailles, réelles et symboliques, qui cloisonnent aujourd'hui les humanités et déterminent pour chacune des régimes différenciés de circulation.

Mots-clés :

Maghreb – Afrique subsaharienne – migration aventureuse – altérité – transmigrants

La perception des phénomènes migratoires s'inscrit dans des schèmes interprétatifs liés à des univers culturels spécifiques, sujets à différences et variations, et dont l'analyse doit tenir compte. Aussi le choix d'aborder les représentations construites autour des migrations dites sud-sud en Afrique à partir de quelques-uns des récits, très nombreux, qu'ont suscités le passage et le séjour de migrants subsahariens au Maghreb

apparaît-il de nature à affiner les connaissances dont nous pouvons disposer sur ces perceptions.

En effet, la mise en place par les pays européens, dans un processus continu débutant dès les années 1970, et prenant un caractère drastique à partir des années 1990, de politiques migratoires de plus en plus restrictives et coercitives a abouti à une externalisation de fait du *limes* extérieur de l'Europe, générant la formation d'espaces de transit ou de stationnement, dits parfois « zones tampons ». Dans plusieurs États du Maghreb, une grande part de l'émigration, nonobstant l'article 13-2 de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, qui stipule le « droit de quitter tout pays, y compris le sien », a été criminalisée et frappée d'illégalité, tandis que se multipliaient, en Afrique du Nord, centres et camps de rétention[1]. La répression des conduites migratoires, la multiplication des obstacles, réglementaires ou matériels, placés sur le chemin des migrants tentant de se diriger vers l'Europe ont conduit ces derniers, qu'ils soient originaires du Maghreb ou de plus loin en Afrique subsaharienne, à modifier les routes et à infléchir les stratégies empruntées. Celles-ci sont devenues de plus en plus longues et périlleuses, déportant les flux d'une étape à l'autre au gré du renforcement des frontières et des patrouilles, d'événements dramatiques ou de changements politiques. Si, depuis les côtes marocaines et tunisiennes notamment, la distance à franchir par mer peut sembler brève[2], le parcours des migrants, butant sur les murs, matériels ou réglementaires, érigés par l'Europe sur le sol africain, inclut nécessairement, avant de parvenir jusqu'à la côte, méditerranéenne ou atlantique[3], un passage par le Maghreb, souvent transformé en station à durée indéterminée. Et leur trajet, qu'il s'enlise au désert, au maquis ou en ville, dans des campements précaires ou des friches urbaines, peut alors s'étaler, au fil des haltes obligées et des tentatives réitérées, sur plusieurs mois, ou plus souvent des années[4]. Bien des migrants renoncent même à aller plus loin. C'est alors une nouvelle réalité humaine qui prend corps, faite de ces vies et de ces trajectoires qui se côtoient, se croisent ou s'entremêlent en un même espace, partiellement redessiné par ces rencontres, la rive sud de la Méditerranée.

---

[1] Sur l'encampement et la mise en place de « zones tampons » au sud de la Méditerranée, voir par exemple Migreurop (2012).

[2] Nombre de commentateurs insistent sur le fait que le détroit de Gibraltar, en dépit de la dangerosité de ses courants, n'est large que de « quatorze kilomètres ». Quant à la traversée entre le cap Bon, en Tunisie, et l'île italienne de Pantelleria, elle représente environ quatre-vingts kilomètres.

[3] En direction des îles Canaries.

[4] Selon Pian (2009), le temps de présence moyenne des migrants sénégalais au Maroc était, en 2009, de 2,5 ans.

Certains ont entrepris de la mettre en forme et de la raconter. Les récits ayant pour ambition de retracer ces expériences sont de deux ordres. Ils relèvent soit du document (reportages de journalistes, témoignages de migrants ou d'accompagnants : humanitaires, militants associatifs etc.), soit de différents genres littéraires, au sein desquels la fiction romanesque occupe une place prépondérante. On peut également, quoique une telle option puisse s'avérer discutable, les regrouper selon des critères qu'inspire la géographie : lieux d'édition, lieux d'écriture, langues et pays d'origine de leurs auteurs. Mais, en ces marches méridionales de l'Europe, et si l'on s'attache aux acteurs et aux personnages, peut-on distinguer « aventuriers » et « brûleurs » ? Ce second terme, une traduction de l'arabe dialectal *harraga*, semble d'ailleurs avoir été initialement réservé, au Maghreb, aux migrants irréguliers non maghrébins, avant d'être généralisé à tous ceux qui tentaient de « brûler les frontières » en détruisant leurs papiers d'identité afin, notamment, de ne pouvoir être identifié pour une expulsion. Ainsi les « brûleurs » subsahariens ou maghrébins, quel que soit le nom par lequel on les désigne, se côtoient, vivant parfois ensemble une aventure similaire. Comme l'écrit Bruno Le Dantec (2012 : 13) à propos de la situation des transmigrants au Maroc, dans sa présentation de l'« odyssée africaine » de Mahmoud Traoré, « l'émigration est un destin commun aux Subsahariens et aux Maghrébins, mais le rôle de gendarme échu au royaume alaouite a opposé les uns aux autres. Bien que les pauvres du Maroc soient souvent aussi pauvres que ceux du Sénégal, on veut les convaincre qu'ils sont envahis par des "sauterelles noires" [titre d'un quotidien arabophone en octobre 2005]. Malgré tout, l'hospitalité et le don persistent, expression têtue d'une humanité et d'une foi partagée. » [5] Des fictions romanesques qui tentent d'approcher cette forme contemporaine d'aventure dépeignent aussi de telles rencontres, le passage des routes migratoires par les pays du Maghreb, et les étapes obligées qui s'y imposent, en formant des occasions multiples : propices, par exemple, lorsque parmi la population d'un village traversé se tend une main secourable, dramatiques, en revanche, lorsque le rabatteur ou le passeur s'avèrent des crapules, et que le policier applique, tel un instrument sans âme, des politiques inhumaines.

La littérature des migrations irrégulières (dites « clandestines »), comme les documents, compose ainsi des figures parmi lesquelles se repèrent des récurrences,

[5] Désormais les références à l'ouvrage seront indiquées dans le texte par le numéro de folio précédé de *DAX*.

agrégats de représentations formulés à travers les discours sociaux, et que ces écrits vont contribuer tant à ancrer et diffuser qu'à infléchir et modifier. Aussi les formations discursives qui s'articulent autour de ces figures le font-elles dans un double rapport à l'idéologie et à la *doxa* : bien sûr, les textes charrient, au sein des matériaux narratifs, des modèles collectifs d'appréhension déjà en circulation ; mais l'activation de ces schèmes, opérée à travers la lecture (qui concourt à les construire), rend aussi possible leur déplacement et le décentrement, ce d'autant plus qu'on a affaire à des œuvres à l'évidente dimension politique, incluant une perspective critique. En outre, à la variété des textes et des genres correspond aussi une vaste déclinaison de ces schèmes, allant du pur cliché (associé notamment à des formes de littérature « populaire » comme le roman d'aventures ou le *polar*) jusqu'à la construction mythologique[6], assortie de références culturelles lettrées, en passant par des stéréotypes au sein desquels se repèrent des hétérostéréotypes, soit des représentations coagulées de « l'Autre », tel que le fabriquent les cultures, et tel que les expériences singulières narrées parviennent ou non à le reconfigurer.

Parmi l'ensemble très vaste de récits, littéraires ou documentaires, auquel les migrations irrégulières d'Afrique en Europe ont donné lieu depuis une quinzaine d'années[7], on propose de porter ici l'attention sur quelques-uns d'entre eux, parce qu'ils choisissent de mettre en scène des rencontres entre transmigrants[8] subsahariens et *harragas* ou résidents maghrébins, ou dessinent les figures archétypales du rabatteur et du passeur, du point de vue de ceux qui, venus d'ailleurs, remettent leur sort entre leurs mains. Une telle proposition procède d'un double parti-pris : d'une part, ne pas faire de spécialisations ou de simples habitudes académiques (tendant à disjoindre littératures du Maghreb, d'Afrique subsaharienne, d'Europe ou d'Amérique du Nord) les préalables infrangibles de l'analyse ; d'autre part, contribuer à un effort de « redéfinition du littéraire » qui, passant par l'inclusion, dans le corpus étudié, de récits documentaires, s'efforce de promouvoir, à travers une intertextualité renouvelée, une littérarité « moins coupée du réel » (Bonn, 2011).

---

[6] Pour une typologie et un classement, voir notamment Amossy, Herschberg-Pierrot (1997), et Amossy (1991).

[7] Pour une étude plus globale, je me permets de renvoyer à Mazauric (2012).

[8] Ce vocable usité en sciences sociales désigne les migrants, généralement issus d'Afrique subsaharienne (mais qui peuvent aussi provenir d'Asie, du Pakistan par exemple), en transit ou en *stand-by* dans les pays, en particulier de la frange maghrébine, traversés au cours de leur périple vers l'Europe.

Car précisément, entre autres motifs, l'un des enjeux primordiaux de ces récits réside dans la mise en crise des murailles, réelles et symboliques, qui cloisonnent aujourd'hui les humanités, déterminant pour chacune des régimes différenciés de circulation. C'est parfois, d'ailleurs, les conditions mêmes de sa production qui invitent à n'enfermer l'œuvre dans aucun classement préétabli : ainsi, *De l'espoir et autres quêtes dangereuses*, dont l'action se situe principalement au Maroc, de Laila Lalami (qui est née à Rabat)[9], a-t-il été initialement publié en langue anglaise, aux Etats-Unis ; *Un Passage vers l'Occident*[10], qui se déroule entre Congo, Maroc et Espagne, est l'œuvre, publiée à Ottawa, de Didier Leclair, né à Montréal, vivant à Toronto et ayant passé sa jeunesse en Afrique centrale. À ces deux romans, on adjoindra, car ce sont, parmi ce vaste ensemble, les récits qui mettent le plus explicitement en présence des représentants de ces deux populations (transmigrants subsahariens, Maghrébins alors affectés d'un sème d'autochtonie), celui de Mahi Binebine, peintre et écrivain marocain, *Cannibales*[11], ainsi que deux textes parmi les plus récents publiés dans ce champ : *Le Détroit*, de Mustapha Nadi[12], et le fort récit de Mahmoud Traoré, recueilli par Bruno Le Dantec et paru sous le titre *« Dem ak xabaar » / Partir et raconter* (*DAX*).

Mise en récit de l'expérience migrante : malheurs et heurs de la rencontre

L'aventure du migrant irrégulier apparaît comme doublement tributaire des préjugés que diffusent les discours circulants. D'une part, il est la cible de projections fossilisées. Celles-ci relèvent de deux sources d'inspiration, somme toute jumelles. Soit elles procèdent d'une forme de pitié dangereuse, débouchant sur une victimisation paternaliste, et le migrant est alors appréhendé comme membre anonyme d'une foule indifférenciée de pauvres hères, distingués collectivement seulement par la couleur de leur peau et la misère de leur apparence. Soit elles expriment une défiance, voire une véritable haine, et c'est alors une stigmatisation qui peut aller jusqu'à la criminalisation : il devient alors le « clandestin », au mieux un fraudeur, au pire un dangereux délinquant prêt à tous les expédients. L'allégorie brutale des « sauterelles noires », alléguée en 2005

[9] Désormais les références à l'ouvrage seront indiquées dans le texte par le numéro de folio précédé de *DE*.
[10] Désormais les références à l'ouvrage seront indiquées dans le texte par le numéro de folio précédé de *UPO*.
[11] Désormais les références à l'ouvrage seront indiquées dans le texte par le numéro de folio précédé de *CT*.
[12] Désormais les références à l'ouvrage seront indiquées dans le texte par le numéro de folio précédé de *LD*.

par un quotidien marocain, condense et cette déréliction famélique, et le pouvoir de nuisance prêté à des foules tout à la fois indénombrables et incontrôlables, moderne calamité prête à fondre, pour en détruire l'ordonnancement, sur le quotidien paisible des installés. La figure du migrant irrégulier cristallise ainsi différentes formes de rejet ou de méfiance à l'égard de l'étranger, extérieur à une communauté autochtone postulée, que ce soit sur la rive Nord de la Méditerranée – où les migrants venus du Sud se verront confondus dans une même opprobre – ou sur sa rive Sud – en ce cas, ce seront principalement les Subsahariens qui, avec de multiples nuances, auront dû affronter le mépris raciste et parfois la violence de certains résidents[13]. Un récit tel que celui de Mahmoud Traoré, à l'instar d'autres documents[14], témoigne de la réalité vécue de cette confrontation à la xénophobie exprimée par certaines populations. On peut observer également que l'esthétique construite par des récits graphiques procède d'une indifférenciation similaire (les migrants y sont figurés comme une masse obscure). Pour autant, le dispositif vise là précisément la déconstruction de ces représentations sommaires[15]. En revanche, dans la mesure où les récits littéraires recherchent précisément une singularisation des parcours à travers des figures héroïques, construisant, au-delà des types qu'ils déclinent, des personnages relativement originaux, dotés d'un visage, d'une histoire, d'un caractère, aptes à susciter l'empathie des lecteurs, de telles projections ne s'y inscrivent généralement qu'au stade de simples traces, ou à titre de repoussoirs (placées dans les propos de personnages négatifs, par exemple).

D'autre part, les migrants eux-mêmes contribuent fortement, au sein des milieux marginaux édifiés le long de la route, à la circulation d'énoncés de type doxique, relatifs aux pays, aux régions, aux populations et aux milieux sociaux traversés. La formation et la diffusion, parmi les communautés de la migration illégalisée, de tels « savoirs », cependant toujours frappés d'incertitude, revêt en l'occurrence un caractère vital pour les intéressés. Savoir à qui et à quoi on a affaire le long de la route forme en effet un enjeu capital de survie. Le récit de Mahmoud Traoré est ainsi riche de semblables observations. Le fait même de les rapporter au sein d'un récit amène cependant le locuteur à s'en distancier, en mesurant le rapport entre préjugé et expérience, les

[13] Mahmoud Traoré rappelle dans son récit les émeutes de Ghat, en Libye, « dirigées contre les Noirs » en 2003 (*DAX* 73). Des émeutes similaires se sont déroulées dans le Sud de l'Italie, entre 2009 et 2010.
[14] Voir notamment Jobard, Saugues (2006).
[15] Voir en particulier, dans Chauvel (2007), « Une Femme sur la route », de Lorenzo Mattoti, et « Le Drame marocain », de Gipi.

phénomènes de réciprocité, les stratégies identitaires visant à contourner la stigmatisation. En Libye par exemple, le jeune Sénégalais travaille un temps sous les ordres d'un contremaître nigérian : « Les Nigérians ont une sale réputation, mais celui-là est un chic type. […] Il aime dire que nous, les Africains d'Afrique francophone, nous sommes aussi menteurs que les Français. » (*DAX* 82) Ses camarades chrétiens taisent leur obédience religieuse, par peur de l'intolérance et de la violence régnant en Libye à leur encontre : « Comme pour lui donner raison, le Togolais, qui se fait appeler Souleymane, me révèle son vrai nom, Véra Faussin. Il me chuchote : "Ici, la vie d'un Noir ne vaut pas bien lourd, alors si je change de religion pour sauver ma peau, Dieu me pardonnera." Les Libyens ne peuvent pas nous sentir, encore moins si nous sommes chrétiens. Chrétien européen, passe encore, mais chrétien nègre, c'est au-delà de leur capacité de tolérance. Tout le monde prend donc un nom musulman. » (*DAX* 83)

Le propos du narrateur de *Dem ak xaabar* à l'égard de la Libye est extrêmement sévère. Il n'en est pas moins étayé par des faits détaillés et multiples. Désigné comme « la gueule du loup », ce serait « le pays le plus raciste au monde », ce qui entraîne que le narrateur ne s'y sente « plus en Afrique » (*DAX* 87). À l'appui de ces dires figure notamment le récit d'un meurtre raciste, véritable « lynchage », perpétré en pleine rue à l'encontre d'un Malien. D'autres épisodes, un peu moins dramatiques mais tout aussi significatifs, mettent en exergue les préjugés locaux à l'encontre des Noirs, restés ancrés dans des relations où perdure la mémoire de la traite et du système esclavagistes. Le « pays maudit » suscite chez les migrants une véritable « terreur » (*DAX* 93). La situation de communication instaurée pour le récit de M. Traoré – un ancien migrant, à présent installé en Espagne, relate sa trajectoire à un écrivain et journaliste français qui s'efforce de la transcrire avec une scrupuleuse exactitude –, un authentique dialogue que la présence d'un « Tu » rend sensible, produit de fréquentes explications, tendant à valider des expériences de Subsahariens au Maghreb, qu'un Européen serait sans doute incapable de percevoir de son propre chef. Le locuteur procède alors à des généralisations : « Ce qui rend la situation des migrantes encore plus dramatique, c'est que dans les pays arabes, elles doivent se cacher. Les femmes noires, en Afrique du Nord, se rendent quasi-invisibles » (*DAX* 105) ; ou encore : « En Afrique du Nord, un Subsaharien au volant d'une automobile, c'est suspect. » (*DAX* 108).

Cependant, les hasards de la route réservent aussi d'authentiques bonheurs de rencontre, battant en partie en brèche ces jugements à trop grand caractère de

généralité. C'est notamment le cas lorsque, à Alger, le narrateur fait la connaissance de Malika, une jeune femme avec laquelle s'esquisse une relation sincère. Mais il préférera mettre un terme à celle-ci, à la fois par volonté de poursuivre son périple, et par lucidité quant à ses propres préventions à l'égard d'un pays perçu de façon ambivalente : « Alger a été une parenthèse, une pause dans un voyage dépourvu de tendresse […] comme une oasis au sortir du désert. Mon séjour en Libye a laissé des traces, je me méfie des Africains du Nord et de leurs comportements jaloux. » (*DAX* 124) Plus tard, au Maroc, aux prises avec « les Ali » (les policiers qui procèdent à des rafles dévastatrices dans les campements), il doit se risquer dans les faubourgs pour mendier de quoi se nourrir, parfois récoltant un crachat, mais parfois aussi, tombant sur un épicier ayant vécu à Dakar, heureux de prononcer quelques mots en wolof, et traitant les migrants faméliques « en égaux » (*DAX* 169). Un autre jour, c'est un policier qui n'est pas en service, qui leur offre un sac plein de vêtements et de chaussures, puis les comble de nourriture avant de les mettre en garde contre les agissements de ses collègues : « Je sais bien que vous n'êtes pas des délinquants, mais il faut nous comprendre, le boulot, c'est le boulot… » (*DAX* 171).

Ainsi les rencontres singulières forment-elles la base d'un savoir renouvelé, fondé sur des expériences variables, dont les nuances vont informer l'agir et enrichir la réflexion. Se retournant sur son propre parcours, l'ancien migrant mesure que l'expression d'une possible solidarité passe généralement par la conscience de l'appartenance à une communauté de semblables. Évoquant la tentative de l'un de ses compagnons pour franchir les grillages de Ceuta, il observe : « Un Ali a surgi comme un diable en hurlant "Ifriqyi ! Ifriqyi !", ce qui veut dire "Africain" – comme s'il ne l'était pas lui-même –, et lui a assené un coup de bâton. » (*DAX* 197). L'un des enjeux, en termes de formation d'une idéologie identitaire, de ces expériences réciproques réside en effet dans la postulation d'une *africanité*, marquant les corps des Subsahariens de telle sorte qu'ils ne peuvent songer à s'en départir, tandis que certaines catégories parmi les Maghrébins peuvent chercher à l'éviter, s'en débarrasser ou la nier, dans la mesure où ils estiment qu'elle ne leur permet pas d'occuper une place enviable dans le concert du monde. Ainsi que le constate – à regret – l'essayiste Jean-Louis Sagot-Duvauroux (2004 : 17), « les identités humaines ne sont pas égales mais hiérarchisées, asymétriques, […] on peut souhaiter abolir ces hiérarchies, mais […] on ne peut pas faire comme si elles

n'existaient pas, et […] en tout cas, celui qui plaide pour l'égalité a de rudes chantiers devant lui. »

C'est ainsi à la fois parce qu'il revendique, quant à lui, la part africaine de son identité (*LD* 176) et parce que, vivant en France depuis des décennies, et fort d'une expérience cosmopolite (*LD* 139), il s'est détaché de son pays d'origine, que le narrateur du *Détroit* – un intellectuel d'une cinquantaine d'années, né à Casablanca et parti à la recherche du fils d'une amie ayant tenté le passage – peut dénoncer le traitement infligé aux migrants subsahariens par les représentants des institutions marocaines, relais de « la voix de son Maître » : « la concurrence dans l'odieux et l'indigne subsiste dans son inutile et absurde cruauté. Humiliations, avilissement ignoble. Grandeur de la civilisation moderne, exemplaire Maroc du XXI^{e} siècle. » (*LD* 171)

Dans le même bateau

Dans le même roman, le personnage de Bilal, ayant quitté « son Mali fatal » (*LD* 90), est chargé de représenter l'Afrique subsaharienne. Il est l'un des compagnons du jeune Yacine, à la recherche de qui le narrateur est parti. Son portrait se construit à coups de stéréotypes parfois mis à distance, parfois intégrés au récit. Ainsi, Yacine ne perçoit d'abord, comiquement, que l'éclatante blancheur de son sourire : « [il] se trouva nez à nez avec deux rangées de dents blanches, alignées comme les touches d'un Steinway. Surpris, il réalisa que c'était le visage de Bilal, sosie de Miles Davis sur la pochette du concert de Stockholm en 1960, grelottant de froid à côté de lui. » (*LD* 77) Ici, d'ailleurs, la comparaison (avec la photo d'une pochette de disque) rend apparente la superposition, au regard de l'adolescent marocain, du point de vue de son aîné, assorti des références culturelles qui s'y associent. Ultérieurement, la description se réduit encore à un cliché visuel, sous forme de gros-plan insolite – le regard ayant changé de direction – et sémiologiquement saturé : « Les pieds de Bilal, la peau des talons noire zébrée de craquelures blanches tant elle était cornée, dépassent de part et d'autre d'une paire de baskets certainement bleues dans une autre vie, rafistolées avec du fil de pêche comme le monde au premier jour. Entre l'Afrique du Nord et le Sud de l'Afrique les moyens et les technologies s'avèrent également inégales. » (*LD* 91) Vers la fin du roman, le commentaire du narrateur achève de constituer le personnage de Bilal en type,

représentatif d'une certaine catégorie d'humanité : « L'ingénuité africaine que Bilal avait héritée de son père s'accompagnait cependant d'une lucidité très paysanne. » (*LD* 192)

Ce personnage assez peu individualisé, et surtout représentatif de la communauté dont il est issu, entretient quelque ressemblance avec deux des protagonistes de *Cannibales*, le roman de Mahi Binebine. Il s'agit aussi de Maliens « dont on ne voyait que le blanc des yeux », répondant aux patronymes improbables de « Yarcé » et « Pafadnam » (*CT* 11). Le second se distingue du reste du groupe par son physique massif de « géant » (*ibid.*). Il apparaît d'abord comme le prototype de l'aventurier, impressionnant ses futurs compagnons de voyage par l'expérience qu'il détient, « aussi serein que solide » alors que le groupe d'aspirants brûleurs néophytes, tapi derrière une dune, attend sur la plage l'arrivée de l'embarcation du passeur (*CT* 73). C'est pourtant le même qui est soudain saisi d'une « crise d'hystérie », attaque de panique ou d'épilepsie que son compatriote interprète comme un épisode de possession. Les yeux révulsés, la bave à la bouche et gémissant, le géant, soudain retourné lui aussi en enfance, ne se calme que lorsqu'une explication rassurante lui est murmurée à l'oreille, quant aux lumières aperçues au loin sur la plage. Le corps du colosse possédé apparaît alors comme un carrefour d'interculturalité : c'est l'Algérien Kacem Djoudi qui a l'habileté, tout en fournissant au Malien une explication rationnelle pour un phénomène qui l'a terrorisé, de ne pas contredire « l'invisible djinn » qui s'est emparé de ce dernier, et qui, « se montra[nt] conciliant », « ouvrant son carquois où grouillaient tant de rêves inassouvis, libèr[e] ceux du Malien et, d'un battement d'ailes, pr[end] son essor dans la nuit embrumée » (*CT* 75). Le corps du géant subsaharien forme ainsi le vecteur de croyances avec lesquelles les protagonistes maghrébins semblent entretenir une relation ambivalente : on peut comparer à cet égard l'épisode avec l'histoire de M'Barka dans le roman de Maïssa Bey (2001), *Cette fille-là*. À la fin du chapitre où son parcours, depuis un village de la région de Ségou, a été retracé, la silhouette du colosse, d'abord présenté dans toute sa gloire (*CT* 81), se ratatine soudain pour sembler épouser les formes évanescentes du djinn qui l'a possédé, génie de la lampe renvoyé à son insignifiance, « le dos voûté, ramassé sur lui-même, l'air de ceux qui s'excusent d'exister, on savait déjà qu'il s'était coulé dans la peau du clandestin » (*CT* 82). De la sorte, il offre à ses compagnons d'infortune un nouveau modèle, destiné à s'« entraîner pour l'avenir : apprendre à devenir invisible… » (*ibid.*).

Le roman de Binebine, tout comme celui de Lalami, épouse un patron représenté à maintes reprises dans la littérature de la migration irrégulière[16], à savoir une forme chorale, fondé sur la réunion, dans une embarcation de fortune, de destins de personnages que rien, sinon, n'aurait pu amener à se rencontrer. Les deux romans possèdent des constructions différentes, mais l'un et l'autre s'attachent à retracer, sur un versant ou l'autre de l'écoulement du temps autour du moment culminant de la traversée, les itinéraires singuliers de ceux que le hasard a réunis, et le destin soudain particularisés. Le Zodiac à destination de Tarifa dépeint dans le premier chapitre du roman de Lalami comprend à son bord une migrante guinéenne, les autres passagers étant des Marocains. La jeune femme est réduite à une silhouette fonctionnelle, support d'informations sur le contexte migratoire : « La Guinéenne jette un morceau de papier par-dessus bord. Sa carte d'identité, pense Mourad. Elle dira probablement qu'elle vient de Sierra Leone pour obtenir l'asile politique. Il secoue la tête. Il n'a pas cette chance. » (*DE* 17) Plus tard, elle fera partie des rescapés partageant le sort de Mourad au commissariat de Tarifa. En tant que personnage romanesque cependant, elle n'accède pas à l'individuation et n'est pas, contrairement au Pafadnam de Binebine ou aux personnages, masculins et féminins, marocains de Lalami, dotée d'un parcours personnel, que ce soit en amont ou en aval de la traversée. Son seul rôle dans la diégèse semble consister à susciter une vague envie de la part de Mourad, l'un des personnages principaux du roman.

Au miroir trouble de l'Autre

C'est à travers de telles rencontres de hasard que celui-ci achève de prendre conscience de la place qui lui a été assignée dans le fonctionnement des rapports sociaux à l'échelle mondiale. Jeune homme instruit et réfléchi, il apprend au cours de son errance immobile qu'aucun des atouts qu'il possède ne lui permettra, pourtant, de réaliser les rêves qui l'habitent. Car une implacable hiérarchie mondiale de la mobilité l'a définitivement retranché des rangs de ceux qui demeurent « libres de choisir les destinations, uniquement selon les plaisirs qu'elles promettent » (Bauman, 1999 : 133). « Il vit quelques touristes qui se baladaient. Ils avaient les moyens de se payer un bel hôtel, un lit propre, d'aller à la plage ou à la piscine, et ils étaient là, dans le quartier le

[16] Et présent également au cinéma, notamment dans *Harragas*, de Merzak Allouache (2009).

plus pourri de la ville, à chercher je ne sais quel objet exotique. » (*DE* 123) Croisant de nouveau, au Grand Socco, un jeune couple d'Américains qu'en tant que guide touristique, affublé d'une djellaba censée attester son authenticité, il a, quelques heures auparavant, vainement tenté d'appâter pour une visite de Tanger sur les pas de Paul Bowles, Mourad est fasciné par l'aura privilégiée de liberté émanant de la jeune femme : « Il remarqua l'aisance avec laquelle elle se tenait, la nonchalance de ses mouvements, libre du fardeau de la survie, et il l'envia pour ça. » (*ibid.*) Entre la Guinéenne anonyme, au futur peut-être plus assuré que le sien, et la jeune touriste américaine, Mourad s'éprouve en quelque sorte comme doublement floué. S'il a brièvement partagé, au cours des quelques heures de la traversée, un destin commun avec l'Africaine, c'est un mur invisible infranchissable qui le sépare de ses « proies » américaines, des jeunes gens avec qui il aurait sans doute pu, dans un autre contexte, se découvrir des centres d'intérêt communs et sympathiser. Engoncé dans le déguisement pittoresque qui emprisonne sa véritable personnalité, Mourad se condamne à ne pouvoir être *reconnu* par le jeune couple. Il ne peut dès lors que contempler, comme depuis l'arrière d'une invisible vitre, l'aisance et la liberté dont Eileen témoigne à travers la tenue de son corps, et chacun de ses gestes. L'Autre incarné par ces deux corps féminins, vers lesquels Mourad ne peut que tendre fugitivement, et sans même s'autoriser à y penser, représente ainsi deux formules du destin que lui-même a échoué à se donner : la liberté de poursuivre son chemin en Europe, celle d'aller et venir comme bon vous semble de part et d'autre du détroit.

Les relations entre les personnages d'*Un Passage vers l'Occident*, de Didier Leclair, sont elles aussi régies par une forme de méconnaissance. Les conventions auxquelles obéit ce roman amènent à le classer plutôt parmi les récits d'aventures, au sein d'une littérature de divertissement, malgré le sérieux du sujet et la gravité du ton, qui rapproche en préambule l'aventure des migrants irréguliers du sort des victimes de la traite négrière. La nature des épisodes (trafic de diamants etc.), le titrage des chapitres, mais aussi la construction des personnages secondaires corroborent cette première hypothèse. Lorsque l'héroïne, Angélique, une jeune Congolaise que le « boss » d'un réseau a acheminée par avion jusqu'à proximité des côtes marocaines, rencontre le chauffeur qui va assurer la poursuite de son voyage, c'est l'occasion tout à la fois de renouveler le suspense dans l'intrigue (« Cet inconnu à l'accoutrement si étrange, où voulait-il vraiment la conduire ? » *UPO* 184), et de doter le récit d'un arrière-plan référentiel, au travers d'un portrait lui-même conventionnel : « L'homme, sec et long,

faisait le double de l'âge de la jeune femme. Sa barbiche grisonnante en pointe sur le menton se dressait chaque fois qu'il parlait. Il venait de Gao, au Mali. La cité d'environ cent mille habitants se situait sur la route de prédilection des clandestins. Là-bas, il faisait une chaleur de quarante degrés Celsius en moyenne. […] Le vrai métier de Kassama était agent de police. Or, les temps étant durs, il traversait les frontières algériennes et marocaines pour mener les clandestins à différents points de passage vers l'Espagne. – Je connais le désert. Je suis un Touareg. Pour nous, ce désert n'a pas de frontières. Cela ne signifiait rien pour la Congolaise. Elle ignorait tout de ce peuple nomade occupant les zones désertiques du Sahara. » (*UPO* 185) D'abord inquiétant aux yeux de la jeune femme, le passeur touareg finit par lui inspirer confiance : « Son accent malien lui donnait du fil à retordre, toutefois, elle arrivait au moins à chasser la peur. » (*ibid.*) Certes, le personnage principal est « ignorant » de la réalité comme de la mythologie attachées aux Touaregs. Mais, bien sûr, il n'en est pas de même du lectorat du roman, pour qui cette mythologie des « Hommes Bleus » fait sens aussitôt. « Kassama, le Touareg » (c'est le titre du chapitre) est l'incarnation, plus générique qu'individuelle, de la figure du passeur, parfois ambivalente – le migrant remet son destin entre ses mains, et il n'est pas rare qu'il trahisse celui-ci –, mais aussi ouvreur de frontières, médiateur de liberté. Cette stéréotypie attachée au rôle fonctionnel se voit ici renforcée par l'appartenance de Kassama au prestigieux peuple nomade. Un peuple dépeint, d'abord dans l'imagerie coloniale, puis dans les médias contemporains, comme avant tout épris de liberté, et qui narguerait aujourd'hui, de ses traversées, des frontières artificiellement tracées, dans la vastitude du désert, par les anciennes puissances impériales. Ainsi la place et le rôle de ce personnage secondaire dans l'axiologie du roman se voit-elle définie à un double niveau, et consolidée d'autant, tout en l'éclairant en retour.

À l'heure où, dans un contexte de guerre au Sahel, de nombreux médias remettent en circulation, trop souvent sans grandes précautions, des stéréotypes racialistes, s'appliquant à distinguer dans l'espace sahélien « Noirs du Sud » et « gens du Nord à peaux claires », la lecture de ces quelques récits devrait inviter à revisiter quelques-uns de ces clichés, pour mieux s'efforcer de les déconstruire et de les relativiser. Prétendre s'abstraire complètement de tels schémas serait évidemment illusoire : tout discours, dans l'énonciation comme dans la réception, ne se construit qu'à

partir d'horizons et de codes socio-culturels, dont les différentes formes de stéréotypie constituent une manifestation. Cependant, la lecture d'œuvres littéraires, combinée à celle de récits documentaires ainsi que nous l'avons tenté ici, permet de mettre en évidence et l'existence d'une telle combinatoire, et l'espace de jeu qui demeure en son sein, ou peut y être introduit. L'enjeu apparaît d'une particulière importance, dès lors qu'il s'agit de l'un des phénomènes les plus massifs de l'ère de la mondialisation, et des plus déterminants pour le devenir des pays du Sud confrontés, à un titre ou à un autre, à ses multiples conséquences. Les œuvres nées de l'expérience, directe ou indirecte, de la migration irrégulière invitent à ne jamais cesser de remettre en question les empans et découpages entre « nous » et « les autres ».

Bibliographie

AMOSSY Ruth (1991), *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*. Paris, Nathan.

AMOSSY Ruth, HERSCHBERG-PIERROT Anne (1997), *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Nathan.

BAUMAN Zygmunt (1999), *Le Coût humain de la mondialisation*. Traduit de l'anglais. Paris, Hachette Littératures, collection « Pluriel ».

BEY Maïssa (2001), *Cette fille-là*. La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube.

BINEBINE Mahi (2005), *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999 ; édition utilisée : l'Aube Poche.

BONN Charles (2011), « Comparatisme français et littératures francophones de pays anciennement colonisés : quelle ouverture ? », dans Paravy Florence (éd.), *Littératures africaines et comparatisme*. Université de Lorraine, Centre de Recherches « Écritures », p.13-21.

CHAUVEL Alfred et David, dir. (2007), *Paroles sans papiers*. Tournai, Guy Delcourt Productions.

JOBARD Olivier, SAUGUES Florence (2006), *Kingsley. Carnets de route d'un immigrant clandestin*. Paris, Marval.

LALAMI Laila (2007), *De l'espoir et autres quêtes dangereuses*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Catherine Pierre-Bon. Paris, Anne Carrière.

LECLAIR Didier (2007), *Un Passage vers l'Occident*. Ottawa, les éditions du Vermillon.

MAZAURIC Catherine (2012), *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*. Paris, Karthala.

MIGREUROP (2012), *Atlas des migrants en Europe. Géographie critique des politiques migratoires*. Paris, Armand-Colin.

NADI Mustapha (2012), *Le Détroit. L'Occident barricadé*. Paris, Riveneuve éditions.

PIAN Anaïk (2009), *Aux Nouvelles Frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*. Paris, La Dispute.

SAGOT-DUVAUROUX Jean-Louis (2004), *On ne naît pas Noir, on le devient*. Paris, Albin-Michel.

TRAORÉ Mahmoud, LE DANTEC Bruno (2012), *« Dem ak xaabar » / Partir et raconter. Récit d'un clandestin africain en route vers l'Europe*. Fécamp, Nouvelles éditions Lignes.